

— Alors retirez-vous un peu, mesdemoiselles, et ne vous inquiétez de rien.

Pauline et Renée gagnèrent le fond de la chambre. Leurs doux cœurs, cette fois, battaient à l'unisson.

Lantier se hissa jusqu'à l'endroit où le barreau soié laissait une ouverture béante, et se glissa au dehors. La croisée de la prison avait un appui de pierre assez large, sur lequel il s'assit. De la main gauche il se soutenait aux barreaux restés intacts; de la main droite il tenait l'extrémité des draps qu'il amena entre ses cuisses maigres et nerveuses. Lâchant alors son point d'appui, et des deux mains saisissant l'étoffe, il se lança dans le vide, les jambes pliées, les pieds en avant.

Les draps se tendirent sous le poids du corps, décrivirent une courbe rapide, et les pieds de l'évadé vinrent frapper le mur de la pension.

La secousse fut terrible, mais Lantier ne lâcha pas prise, et, après avoir laissé passer les premières secondes d'étourdissement, il se hissa à la force du poignet vers la fenêtre des jeunes filles. Il ne tarda point à l'atteindre, se cramponna vigoureusement à la barre d'appui, et, avec l'agilité d'un gymnaste, sauta dans la chambre.

Pauline et Renée poussèrent un cri étonné.

— Silence, au nom du ciel ! dit Lantier.

Il détacha prestement les draps, les lança dans le chemin de ronde, referma les persiennes, puis la fenêtre et, se tournant vers les jeunes filles qu'il apercevait à peine dans les ténèbres, il joignit les mains et murmura, avec un accent fait pour émouvoir les cœurs les plus bronzés :

— Oh ! soyez bénies, mesdemoiselles, et que Dieu vous récompense comme je lui demande à genoux, de le faire ? Grâce à vous, je suis libre ! !

— Libre ?... répéta Pauline. — Pas encore... Il faut sortir d'ici...

— Après ce qui est déjà fait ce sera peu de chose... et toujours grâce à vous...

— Pouvons-nous maintenant avoir de la lumière ?

— Oui, mademoiselle, sans le moindre danger...

Pauline alluma une bougie dont la clarté frappa Lantier en plein visage. En voyant de près cette figure hâve, ces joues pâles et amaigries, ces yeux noirs où brûlaient un feu sombre, Renée recula.

— Je vous fait peur, mademoiselle... reprit l'évadé d'une voix triste, Dieu sait cependant que vous n'avez rien à craindre de moi, que ma reconnaissance est sans bornes, et que pour vous deux je donnerais ma vie...

— Mais, monsieur... commença Renée.

— Hâtez-vous de partir... interrompit Pauline. Ici, vous n'êtes pas en sûreté... On peut venir au moindre bruit...

— Indiquez-moi le chemin à suivre...

— Je vais vous conduire au jardin, mais vous serez obligé d'escalader le mur qui borde la rue, car je n'ai les clefs d'aucune porte.

— Je franchirai facilement ce mur, soyez-en certaine.

— Avez-vous de l'argent ?

— Non, pas un sou...

— Et... ces vêtements...

— L'uniforme des prisons...

— Malheureux !... s'écria Pauline. Sans argent et avec ce costume qui ne peut manquer d'attirer l'attention sur vous, qu'allez-vous devenir ? Vous serez repris bien vite.

— Je ne voyagerai que la nuit... répondit Lantier.

La jeune fille tira de son porte-monnaie une pièce d'or et la lui tendit.

— Prenez ceci, monsieur, fit-elle. Cela vous aidera toujours un peu...

— Et je joins mon offrande à celle de mon amie... balbutia Renée en mettant à son tour un louis dans la main du fugitif qui se répandit en protestations de reconnaissance que Pauline interrompit.

— Il n'y a pas un instant à perdre... dit-elle. Venez, et marchez doucement... Nous avons deux étages à descendre...

— Je vous suis, répliqua Léopold ; mais avant de m'éloigner, pour ne jamais vous revoir sans doute, je voudrais savoir votre nom à toutes deux, afin de bénir jusqu'à mon dernier souffle les anges qui m'ont délivré...

— Je m'appelle Pauline Lambert.

— Et vous, mademoiselle ?

— Renée... murmura la blonde enfant.

Lantier répéta avec un accent d'interrogation :

— Renée ?

— Je n'ai pas d'autre nom...

— « Pauline... Renée... » Je m'en souviendrai toute ma vie... Je me nomme, moi, « Paul Pélassier, » et je suis prêt à mourir pour vous...

— Venez, monsieur !... venez vite !... reprit la brune pensionnaire très émue.

Lantier jeta un dernier regard à Renée frissonnante, et suivit Pauline qui le précédait une bougie à la main.

Ils descendirent les deux étages et atteignirent le vestibule du rez-de-chaussée. La porte donnait sur le jardin et n'était fermée qu'au verrou. La jeune fille l'ouvrit.

— Allez... dit-elle. Le mur de clôture est en face de vous. Que Dieu vous garde ! !

— Et qu'il vous protège et vous récompense, mademoiselle ! !

L'évadé s'élança dehors. Pauline referma la porte et regarda sa chambre.

VI.

Une fois dans le jardin, Lantier poussa un soupir d'allègement.

— Enfin, murmura-t-il, je suis libre ! J'ai bien fait de me montrer pathétique... Les petites ont gobé le mieux du monde ma jeune femme mourante et mes petits enfants secourus par l'assistance publique... J'y ai gagné deux belles pièces d'or... Ça me fait cent francs dans ma poche... C'est plus qu'il ne m'en faut pour aller chez l'oncle Robert Vallerand.

Tout en faisant ces réflexions Léopold traversait le jardin et arrivait à la muraille d'enceinte bordant une rue que le pensionnat séparait de la prison.

En face de lui se trouvait une porte cochère fermée à double tour. De chaque côté, deux bras de fer scellés dans le mur formaient des arcs-boutants.

— Un enfant escaladerait ça !... se dit le fugitif.

Il se hissa sur l'un des bras de fer et atteignit le chaperon de la porte, trois secondes plus tard il était dans la rue.

— C'est à présent que la prudence est nécessaire, pensa-t-il. Avoir l'air de fuir serait le dernier mot de la maladresse. Il s'agit de marcher d'un bon pas, comme un homme pressé qui n'a pas chaud... Mon costume de maison centrale ne peut me signa-